

- Le musée des Beaux-Arts de Mons propose une rétrospective de l'œuvre de Joan Miró.
- L'exposition insiste sur les liens entre le peintre catalan et les maîtres anciens.
- En parallèle, Xavier Noiret-Thomé revisite les collections du BAM et met certaines œuvres en dialogue avec son propre travail.

Miró cherchait l'essence des choses

Après avoir montré Andy Warhol, Niki de Saint Phalle ou Roy Lichtenstein, le musée des Beaux-Arts de Mons poursuit sa série d'expositions revisitant sous des angles neufs de grands artistes du XX^e siècle. Avec Joan Miró (1893-1983), le BAM cherche à renouveler notre regard sur un peintre si connu, d'apparence si simple, mais qui en réalité n'a jamais cessé toute sa vie de chercher et de se nourrir de toute l'histoire de l'art.

Miró est bien sûr le peintre-poète par excellence, celui qui en 1959, expliquait : *“Je cherche le bruit caché dans le silence, le mouvement dans l'immobilité, l'infini dans le fini, des formes dans le vide et moi-même dans l'anonymat. Ma peinture peut être considérée comme humoristique et gaie, bien que je sois tragique.”*

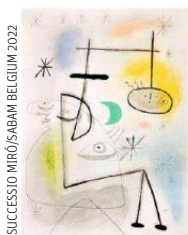
Avec de simples signes sur ses toiles, presque enfantins, le peintre faisait dire à Giacometti : *“Pour moi, Miró, c'était la plus grande liberté. Il ne pouvait poser un point sans le faire tomber juste. Il était si véritablement peintre qu'il lui suffisait de laisser tomber trois taches de couleur sur la toile pour qu'elle existe et soit un tableau.”*

L'explication est dans son lien permanent et étroit avec l'histoire de l'art, comme le démontre la commissaire de cette exposition à Mons, Victoria Noel-Johnson, à travers une centaine d'œuvres prêtées par les deux fondations Miró (Palma de Majorque, Barcelone), par la Fondation Maeght, la collection David Nahmad, le Lam et d'autres.

Derrière l'innocence trompeuse d'un style enfantin, naïf, se cache une intense recherche intellectuelle et une méthode méticuleuse : *“Composées de symboles, de métaphores visuelles, de gestes aussi complets que précis, Miró insufflé à ses toiles une magie sous-jacente, vibrante d'énergie.”*

Dans la première salle, le parcours de Miró vers

“Je cherche le bruit caché dans le silence, le mouvement dans l'immobilité, l'infini dans le fini, des formes dans le vide et moi-même dans l'anonymat.”



Joan Miró
“Figures devant la lune”, 1942.
Pastel, gouache, encre, crayon et
lavis sur papier, 64,5 x 48,5 cm.
Courtesy Galerie Lelong&Co

l'essence des choses est résumé en quatre portraits de femmes, peints entre 1921 et 1965. Après le portrait figuratif d'une danseuse espagnole, peinture que Picasso conservait, on voit comment ensuite la femme se réduit à des lignes et des points. A-t-il pour cela *“assassiné la peinture”* comme il le proclamait par provocation en 1927 ? Il disait alors : *“J'ai un mépris total pour la peinture. La seule chose qui m'intéresse est l'esprit lui-même; et je n'utilise que les outils habituels de l'artiste – pinceaux, toiles, peintures – afin d'obtenir les meilleurs effets.”*

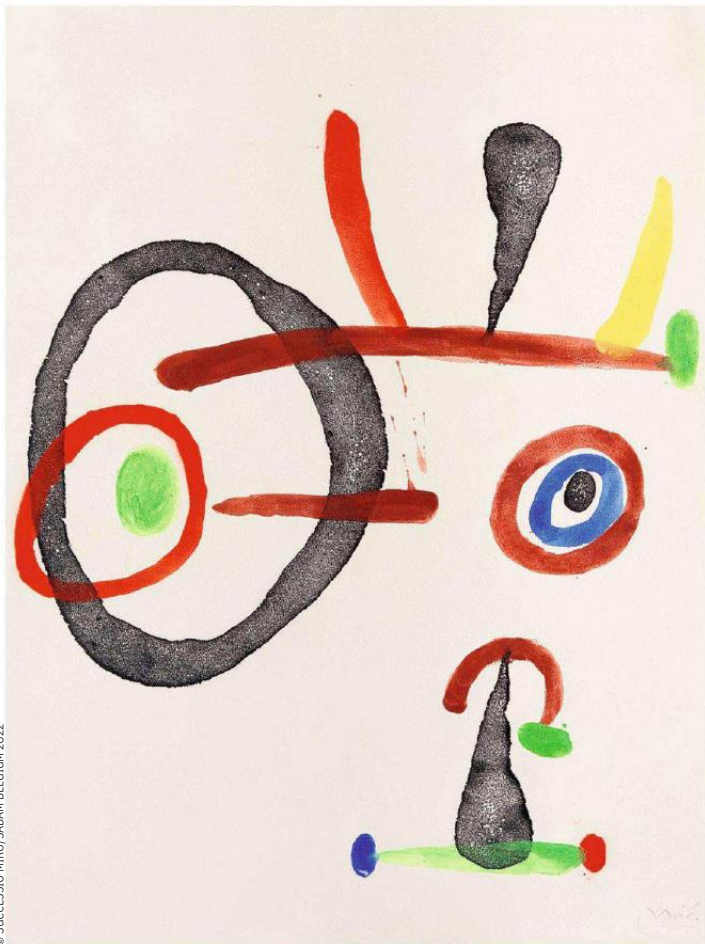
“Le plus surréaliste de nous tous”

Toute l'exposition montre que pour *“tuer la peinture”*, il n'a fait que l'utiliser davantage. Miró dans sa vie a réalisé 2 000 peintures, 5 000 dessins et collages, 500 sculptures et 400 céramiques.

Né à Barcelone, fils d'un artisan intéressé par l'art, Joan Miró y a découvert le postimpressionnisme et les fauves, comme on le voit sur les premiers tableaux exposés à Mons. Il restera toute sa vie fidèle à la Catalogne, à l'Espagne, aux magnifiques fresques romanes qu'il venait admirer au musée du Parc de Montjuïc et aux peintures rupestres des grottes d'Altamira qui l'inspireront.

Après la guerre 14-18, il arrive à Paris et, proche de Picasso, il se lie aux avant-gardes. André Breton, qui l'admirait, le considérait comme *“le plus surréaliste de nous tous”*. Jacques Prévert devint son ami et lui dédia plusieurs poèmes : *“Il y a un Miróir dans le nom de Miró, parfois dans ce Miróir un univers de vignes de raisin et de vin, tache solaire, jaune d'œuf précolombien, l'oiseau tonnerre roucoule dans le lointain.”* Mais Miró va se détacher des surréalistes et suivre sa propre voie.

L'exposition nous montre de nombreux objets ayant appartenu à l'artiste – livres, cartes postales,



© SUCCESIO MİRÖ/SABAM BELGIUM 2022



© SUCCESIO MİRÖ/SABAM BELGIUM 2022 PHOTO: CLAUDE GERMAIN - ARCHIVES FONDATION MAEGHT

À gauche: "Femmes", 1965, gouache et aquarelle sur fond de bois gravés sur papier, 56,5 x 45,1 cm. Courtesy Galerie Lelong&Co.

Ci-dessus: "Maquette de foulard", 1964, gouache sur papier, 120 x 120 cm. Courtesy Fondation Marguerite et Aimé Maeght.

statuettes – exprimant son intérêt constant pour l'histoire de l'art, de l'art étrusque à Giotto, d'Hokusai à Cézanne. Miró cherchait dans le passé de quoi nourrir son art pourtant d'apparence si simple, comme s'il voulait saisir une énergie créatrice primitive toujours en action.

Intérieurs hollandais, instantanés japonais

L'exposition au BAM utilise les nouvelles technologies de manière très didactique. En 1928, Miró fit un voyage en Belgique et aux Pays-Bas où il fut subjugué par les intérieurs hollandais des grands peintres du Siècle d'or, de Vermeer à Steen. "J'aimais, disait-il, la manière avec laquelle ces peintres faisaient ressortir des détails infimes." Des projections montrent comment Miró pouvait passer par simplifications successives de ces tableaux anciens à ses propres *Intérieurs hollandais* (absents de l'exposition). Le résultat n'a apparemment rien à voir avec l'original mais en est comme la quintessence, la ligne de force. Miró fit de même avec Raphaël ou Bosch.

Un autre voyage important fut celui qu'il fit au Japon en 1966, à 73 ans. Il découvre là des artistes allant encore plus loin dans l'essence des choses. Le haïku est un poème si court qu'il est comme un instantané de la conscience, un sismographe des émotions et des humeurs. Il évoque la fuite du temps, un mouvement de la pensée, une vibration sensitive. La calligraphie japonaise est souvent un geste très court précédé d'une longue méditation. Miró s'en inspira comme d'une "cérémonie religieuse", dira-t-il. On voit bien à l'exposition son envie de créer par des simples coups de pinceau un écho à la musique du monde.

Après la guerre 40-45, Miró s'était rendu aux États-Unis où il découvrit l'expressionnisme abstrait de Jackson Pollock. Dans toute une salle à

Mons, on voit les œuvres qui en résultent avec le *dripping* (laisser couler la peinture noire sur la toile), avec une énergie qui semble chiffonner le papier, griffer la peinture.

Peau de vache

Miró avait été impressionné par l'état de transe dans lequel se mettait Pollock, exploitant toute la force de son corps dans un face-à-face avec la peinture. Dans ses œuvres "japonaises" et "américaines", Miró utilise essentiellement le noir qui y devient la couleur essentielle.

L'exposition montre bien la variété de l'œuvre de Miró qui ne se résume pas à un système de signes désignant l'oiseau ou la femme, l'étoile ou le serpent sur un fond coloré, souvent bleu. En 1973 par exemple, il veut protester contre les crimes du franquisme et le fait à sa manière avec des toiles qu'il lacère violemment et qu'il brûle partiellement en signe de colère.

À l'étage supérieur du BAM, l'exposition étudie de plus près le rapport de Miró au primitivisme. Avant la guerre de 40, il réalise des tableaux sur fond sombre (masonite), comme sortis d'une grotte. Une très grande peinture a été réalisée sur une peau de vache, retrouvant des techniques et des gestes ancestraux, ceux de ces peintres de la préhistoire que Miró ne voyait pas du tout comme des "primitifs". La dernière salle est consacrée à ses sculptures qui prolongent en 3D ses réflexions sur l'essence des choses. Un voyage dans l'univers d'un faux naïf à la recherche des forces invisibles de la vie et du monde.

Guy Duplat

→ Joan Miró, *L'essence des choses passées et présentes*, au BAM (Beaux-Arts Mons), jusqu'au 8 janvier – www.bam.mons.be

Les collections joliment revisitées

Le BAM ouvre une seconde exposition, plus petite, intitulée *Le voyageur et son ombre*, mais très intéressante. Le BAM a demandé à l'excellent artiste Xavier Noiret-Thomé (né en France, en 1971, vit, travaille et enseigne à Bruxelles à La Cambre) de revisiter toutes les collections du BAM et d'en faire une sélection mêlée à ses propres œuvres.

Un bon choix car le travail de Xavier Noiret-Thomé a le paradoxe d'être à la fois original et de pouvoir passer d'un sujet à l'autre avec une évidence frappante. Ses tableaux sont donc idéalement des contrepoints aux œuvres choisies au BAM. Au point que parfois on a un doute, se demandant si un grand tableau vient des collections de Mons ou est une œuvre de Noiret-Thomé.

Le résultat est probant et fait redécouvrir des œuvres souvent fortes et belles issues des collections de Thomas Neiryck et celles des époux Duvivier, en dépôt depuis plus de dix ans au BAM et aujourd'hui conservées à l'Artothèque.

Avec Noiret-Thomé comme guide, on voyage ainsi de Fautrier, Fontana et Alechinsky, à Asger Jorn ou encore Peter Saul. On découvre un formidable Fred Bervoets, la force de Philippe Vandenberg, celle d'un Antonio Seguí ou un grand paysage abstrait de Wyckaert, et même un Jean Brusselmans décidément très contemporain. Il est troublant de constater tant de consonances entre les œuvres choisies, et entre celles-ci et celles de Noiret-Thomé.

G.Dt